

Le double met les voiles

«La beauté devant moi fasse que je marche

La beauté derrière moi fasse que je marche

La beauté au-dessus de moi fasse que je marche

La beauté au-dessous de moi fasse que je marche

La beauté tout autour de moi fasse que je marche»

(Strophe du *Kledze Hatal*, chant shaman navajo¹)

*M*ontréal. Une femme avance en dansant à peine sur un trottoir large, roussi de feuilles, illuminé de la lumière d'octobre. Un son mou sous sa chaussure, en forme de *pf* discret, suspend son enchantement. Elle vient d'écraser un gobelet de styromousse qui roulait sur le sol. Elle rit, légère, puis s'assombrit sans trop comprendre. À cet instant même, sur une plage d'Irak caressée par une mer meurtrie, une femme à l'allure jumelle regarde son enfant batifoler. Le pied du petit n'effleure pas la mine, pas cette fois-ci, non, puisqu'il prenait fermement son élan pour sauter. « Sauter », criait-il en rigolant, au moment de l'éclat. Il n'y aura pas d'entrechat.

Mégarde de la beauté. Et si la beauté l'était du fait qu'elle sentinelle avec l'horreur ? Oui... Encore pour la beauté qui agisse comme repoussoir de l'horreur, voire instituée de l'horreur, ou plutôt de la peur que celle-ci provoque. En ce sens, la laideur serait figure de mort, nous propulsant dans la vie, assoiffés de beau. (Et aussi producteurs de mortifères ?)

Mais la beauté qui ne se percevrait que comme contraste, accolée à l'horreur ? Comme s'il fallait que l'une ne se perçoive que par l'autre, voire

qu'à toute disgrâce corresponde une pureté, qu'à tout ravissement s'accroche de l'abominable ?

Peut-être simplement que le beau originerait de ces répulsions plus ou moins avouées, et qu'il saurait secrètement que la frange est si mince entre ce qui tient de l'exquis et ce qui est imparti à l'hideux. Le beau ne serait pas alors achèvement ou massification écrasante, par trop évidente de l'harmonie, mais distillerait cet infime soupçon de sa fragilité. Alors, il n'y aurait pas tant de beau en soi que l'ombre et la lumière portées. Serait-ce cela, cet émoi esthétique devant la capacité « de relier les incongruités, d'accorder des apparentes dissonances, d'ordonner des axes en bascule, de rendre interdépendants les dynamismes et les résistances² » ? La beauté m'est énigme. Est énigme ?

En voici une, manière de déambuler dans la quête, la non-assurance, l'aventure.



[Extrait d'un journal français daté de 1822³]

LA FEMME À LA TÊTE DE MORT

Il y a deux ans, dans la Capitale, toutes les curiosités se portaient sur l'étonnante et célèbre Fille à tête de mort : elle était le sujet de toutes les conversations ; si la nature dans ses bizarres caprices a voulu faire de sa figure un phénomène d'horreur, en récompense elle s'est plu à faire de son âme un chef-d'œuvre de toutes les perfections ; car non seulement cette demoiselle est douée d'un beau génie, mais possède presque tous les talents et tous les arts d'agrémens.

Hélène, (c'est le nom de la fille à la tête de mort), fit courrir le bruit qu'une fille, dont la figure est hideuse, et la fortune considérable, demande un époux.

Plusieurs prétendants se présentent, entr'autres un Gascon, un Auvergnat, un Anglais, un Allemand, un Espagnol et un Russe. Elle donna la préférence au Gascon. On les reçoit avec décence ; on les inscrit ; et, après les informations prises, on leur assigne un jour pour être reçus tous ensemble. Le jour dit, on fait préparer un repas splendide, où les prétendants sont admis ; Hélène, parée des plus beaux habits, et la figure couverte d'un masque agréable, fait elle-même les honneurs de la table ; au dessert elle fait les délices de tous les convives, par le charme de sa conversation et par ses saillies subtiles et spirituelles.

Le repas fini, avant de quitter la table, elle s'exprime ainsi : « Messieurs, toutes les informations nécessaires ont été prises à votre égard, toutes ont répondu à mon attente, mais ces démarches ne sont pas suffisantes pour déterminer mon choix ; car non seulement je veux un époux, mais je veux être aimée de lui, et je vous déclare d'avance que je n'accorderai ma main qu'à celui dont je posséderai le cœur. Mes prétentions sont fortes, je le sens, mais depuis longtemps que je me fais une étude particulière des replis du cœur humain ; je me suis aperçu que tout réside dans l'habitude ; une jolie femme cesse bientôt d'être jolie pour son mari ; et les défauts physiques, quelque horribles qu'ils soient font toujours, avec le temps, place aux qualités morales ; or donc, messieurs, pour parvenir à mon but, j'ai résolu de m'ajourner à un mois, pour me prononcer définitivement ; si, lorsque vous aurez vu ma figure, vous vous sentiez le courage de poursuivre, j'exige de vous que vous veniez tous les jours ; vous trouverez ici bonne table et bon accueil. »

Au même instant elle se leva, ainsi que la compagnie, ôta son masque, et laissa voir le visage le plus affreux.

Quelle horreur ! s'écria le Gascon, en reculant d'épouvante. L'Auvergnat détourna la tête ; l'Anglais et l'Allemand restèrent pétrifiés ; le Russe baissa les yeux en signe de terreur.

Hélène remis aussitôt son masque ; puis s'adressant au Gascon, comme si son cœur fut déjà prévenu : « J'augure beaucoup de votre effroi, monsieur, lui dit-elle, les sentiments les plus vifs sont ordinairement les plus passagers », et elle l'épousa quelque temps après. [...]

DÉTAILS SUR LA FEMME À LA TÊTE DE MORT

La Fille à la tête de mort, qui a été mariée il y a deux ans, à Paris et dont les journaux du temps ont fait mention, vient d'accoucher de deux enfans extraordinaires. [...]

LES COUCHES DE LA FEMME À LA TÊTE DE MORT

(Air de la Barque à Caron)

*Mes amis, vous savez l'histoire
De la Femme à tête de mort ;
Mais vous ne savez pas encore :
Son Accouchement très notoire :
Ce sont deux enfans beaux et forts
Qu'a fait notre Tête de mort.
L'Un Garçon de belle figure
Est venu la tête casquée*

*Sur lui la Cuirasse marquée
Par un caprice de nature
Fait oublier le mauvais sort
De la Femme à tête de mort.*
*L'autre est une superbe Fille
Portant couronne de laurier.
Voici et Victoire et Guerrier
Qu'admire cette famille,
Et l'on ne conçoit pas encore
Qu'ils soient de la Tête de mort.*
*Figurez-vous de l'accouchée
Et des parens l'étonnement ;
Leurs cris de joie à chaque enfans,
Leur inquiétude calmée,
Car ils craignent bien que le sort
N'augmentât les têtes de mort*
*Voyons, nommons ce couple aimable
Disent la mère et les parens :
Il leur faudra des noms brillans
Car de tout ils seront capables,
Et je vous prédis que leur sort,
Sera la victoire ou la mort*
*À la fille donnons la victoire,
C'est un nom pour toujours français ;
Un nom qui prédit des succès,
Car tout français aime la gloire,
Mais quel nom peut avoir encore
Le fils de la Tête de mort ?*
*Laissons faire la destinée
C'est le temps qui le nommera,
Et le courage qu'il aura,
Publié par la renommée,
Fixera le nom et le sort
Du fils à la Tête de mort.*



Sourires du marcheur.

PREMIER ARRÊT, POUR L'IRONIE À SALUER.

Car ce qu'on appelle « sagesse populaire » ne ménage pas les dérisions (voulues ?), par exemple à propos de la grandeur française ou, plus actuelles, sur l'enfant rêvé et la revanche de nos vies que nous faisons porter à la progéniture.

Le sens commun n'omet pas non plus l'illusion de toute-puissance : « la victoire ou la mort », rien de moins ! La victoire sur la mort ? C'est à voir. S'annonce bien sûr dans ce fragment de chronique du siècle dernier le triomphe du déni de la mort, duquel naîtra le volontarisme démiurge sur

la vie. En effet, au vieux « je ne veux pas mourir » légitimé par l'industrialisation, puis par les technologisations de nos rapports à la vie, succédera le « je veux mourir comme je l'entends » actuel, quitte à provoquer la mort. C'est ce qu'on peut bien percevoir dans ces nouvelles figures des danses macabres que sont la multiplication contemporaine des conduites à risque, du suicide et peut-être, les demandes euthanasiques.

Mais il n'y a pas que la victoire de l'individu sur le moment de la mort. Il y a la victoire qui réclame la mort et historiquement, s'en nourrit. Car la mort de l'autre — symbolique ou réellement donnée — serait à la fois la condition et le badge de mon succès — bien sûr porté dans la poche intérieure de la veste... La spirale productiviste peut bien ainsi entraîner une vision instrumentaliste de l'autre ; s'il se met sur ma route, je l'écrase... Nous voici à l'ère des rouleaux compresseurs parfumés de bons sentiments, carburant au culte de l'apparence. De l'apparence du beau, bien sûr. La Dame à la Tête de mort aurait-elle survécu⁴ ?

RELANCE DU PAS ET REGARDS POUR LES FILS D'OR ENTRE LES BRANCHES.

Reprenons-les. En premier lieu, que recèle « la curiosité » portée vers la dame en question ? *A priori*, un visage d'une austérité où les cavités ne sont serties d'aucune volute expressive de muscles et de chair, de resserrement de grains de peau, d'ourlets rosés, de pétillance capillaire. On dirait une face bloquée, pétrifiée, suspendue dans deux moments extrêmes : celui du début de la gestation maternelle et celui, présumé, où la thanatomorphose ayant œuvré, on se retrouve devant la pure dureté de l'os... Troublant... Mais il y a ces yeux. Et cette voix. D'autant plus troublant, comme si les propriétés du vivant et de la mort s'étaient amalgamées.

Nulle part dans ce fragment de journal n'est nommément évoquée de la laideur. Ainsi, ce que l'on craint autant que ce qui attire, ce qui repousse autant qu'il fascine, est-ce d'abord la laideur ou l'étrangeté ? Et cette anomalie est d'emblée associée à la mort (*fascinans* reprenant le dessus), laquelle est toujours plus étrange que laide, malgré que sa laideur ait été objet de plainte...⁵ La mort serait altérité suprême, et secondairement, laideur... D'ailleurs on peut se demander si le fait de s'enfermer dans l'argutie beau-laid à son propos, ne la fait pas dériver de ce qu'elle reste, universellement... un métissage de violence et de nécessité absolue qui

exige de nous, justement, de la regarder en pleine face, si cela est possible. Et puis, rappelons-nous que cette bataille prétendument esthétique sert toujours quelque apostolat, confortant la pulsion de manipulation des peurs — les leurs incluses — par les tenants du pouvoir, les édicateurs de morale de tout acabit...

Regardons encore cette tête. Ou plutôt fermons les yeux. Les images défilent et l'intuition se précise, celle qui nous ramène à la vieille dialectique vie-mort. Tête dégarnie, tête décharnée, tête évidée de sa précieuse matière, tête blanchie : le chef du squelette est le symbole universel, tantôt de menace, tantôt de la présence effective de la mort. Et pourtant, du temps de son vivant, c'était notamment grâce au squelette protecteur que les organes vitaux pouvaient assumer leurs fonctions et que l'enfant à naître pouvait être bercé.

DEBOUT, AVANÇONS. LORSQU'ON MARCHE, BERCE-T-ON LA TERRE OU EST-CE ELLE QUI NOUS BERCE ?

Pourtant, pour devenir vivants, nous ne pouvons nous passer de lauriers. Il y a là aussi une forme de bercement. Laissons de côté la gloire, celle des armes ou de l'esprit, qui avale dans son ombre toujours trop de méconnaissances. (Le paradoxe est patent : pour l'immortalité individuelle par la gloire, que de cadavres symboliques et discrets sur sa route...) Je pense plutôt à ces exploits secrets qui scintillent au fond des pupilles. Car si nous nous cognons à cet incontournable de la mort, au moins laissons-nous des moments pour la vaincre, en sachant que c'est bien provisoirement. De là cette beauté frémissante, dans cette tension entre les possibles et l'impossible. De là peut-être aussi l'autodérision. La Tête de mort n'en manque pas. Et donc d'audace.

Car ce qui est également attirant, c'est le renversement ! Dans cette histoire, il ne s'agit plus d'une Hélène pour laquelle les « sages » Grecs se battirent, saccageant Troie et abolissant la filiation de l'héroïne qui l'est devenue bien malgré elle. Il s'agit d'une Hélène dont l'étrangeté, autant que la fortune, rassemble des épouseurs. Revanche d'une légende sur l'autre ?

Quoi qu'il en soit, avant ce jour publicisé et véritablement spectaculaire (« qui parle aux yeux, qui en impose à l'imagination », dit le Petit Robert),

quels tragiques parcours, quels sombres détours a dû effectuer la dame pour surmonter l'image ? Car il semble bien que son assurance ne soit pas surfaite, et surtout qu'elle ne s'excuse de rien. En effet, elle ne se réfère pas à l'horreur pour d'emblée glisser un « mais », du coup s'auto-héroïsant. Elle ne se tient pas en perroquet ayant avalé le mot d'ordre de la beauté intérieure comme palliatif à un quelconque désagrément physique. Elle n'affiche pas. Elle n'est pas griffée par la « dictature du vécu », l'*exposure* qui esquivé les expositions radicales et qui froufroute dans la logorrhée... Elle agit. Peut-être sourit-elle derrière son voile ?

L'aisance et la sagacité de cette Hélène seraient-elles l'aboutissement d'une souffrance qu'elle aurait métabolisée ? Car elle ne s'identifie ni à l'horreur, ni à cette souffrance, ni aux bénéfices marginaux... Elle est tout cela et « cela », précisément, n'est pas important. Elle ne s'émeut pas de sa « démarche », elle ne cerne pas les influences, elle n'a pas d'obsession des traces, toute à ses observations et découvertes. Elle est ailleurs...

... Voilà peut-être la raison du voile.

MARCHONS ENCORE UN PEU, ENROULÉS DANS CE VOILE QUI, AVEC LE VENT, SE JOUE DE NOUS.

Le voile n'est pas que signalétique de quelque chose à cacher, de quelque chose de fragile qui travaille... Il offre à qui le porte une acuité surnaturelle, refusant le totalitarisme prétentieux, illusoire, de la lumière crue.

Pour qui se trouve d'une face comme de l'autre, le voile concentre, comme un rideau abaissé, comme les paupières closes, à la fois la prise de distance de l'extérieur, le soutien méditatif, l'étincelle de l'humour et la création d'une esthétique complexe. Le voile vient signer le contraste entre l'horreur portée et la beauté créée par l'esprit, le geste, la disposition des choses... La Fille à la tête de mort devient alors anti-modèle, anti-héroïne, anti-vestale du goût, plutôt gardienne de la zone intermédiaire, flottante.

Le voile, ponctuant la mise en scène de cette étrange Hélène, questionne « l'application de la première loi de l'esthétique, qui pose comme condition fondamentale de la création l'existence d'une espèce de filtre double, de rideau translucide, de vision brouillée de ce monde, pour pouvoir appréhender plus facilement sa partie moins accessible⁶ », nous dit Ismail Kadaré.

CONCENTRÉS SUR NOTRE CONVERSATION, NOUS AVONS À PEINE RELEVÉ LE FRISSON D'HUMIDITÉ QUI NOUS IMPRÉGNAIT, DANS NOTRE PAS *ALLEGRIA*. NOUS SOMMES ENVELOPPÉS D'UN BANC DE BRUME.

Il est du voile comme du brouillard. Car, dit encore Kadaré, « nous en avons besoin parce que les vues et les faits de cet univers font trop peur à nos yeux et à notre conscience. Il leur faut un voile. De telle sorte que la vérité arrive jusqu'à nous brisée comme à travers un prisme. Sinon, elle risquerait de détruire l'édifice fragile de nos âmes et de nos corps. [...] Notre vie est enveloppée de cette couche dense, tout comme le globe terrestre de son atmosphère. Sinon les rayons ultraviolets venus de l'insensibilité du cosmos brûleraient tout.

Notre âme épouvantée d'elle-même a créé sa propre défense. Sans cette cuirasse, elle serait nue et en détresse dans la nuit glaciale de l'univers⁷ ».

Notre âme a-t-elle créé un double ? Sans le voile, verrions-nous nos doubles ?

LE BROUILLARD SE DISSIPE COMME IL ÉTAIT VENU. L'HERBE JUBILE, BRILLANTE, LES GALETS SONT TOUS POLIS, EN CAMAÏEUX INFINIS D'OCRE, DE ROSE ET DE GRIS, COMME S'ILS VENAIENT D'ÊTRE SAVONNÉS D'ÉCUME. LA CORNE RETENTIT ET ON SE MET À CROIRE QUE CE QUI NOUS ENVIRONNE N'A RIEN À VOIR AVEC LA POLLUTION, MAIS AVEC LE CHANT DES SIRÈNES, LES ÂMES DES DISPARUS EN MER, ET DES NOYÉS DANS D'AUTRES SUBSTANCES.

NOUS RENTRONS.

Le beau codifié n'excite pas forcément la sagesse populaire, prompte à l'opinion. Elle a besoin de se faire éperonner par l'insolite, l'étrange, quitte à le rejeter par la suite. N'empêche la beauté d'agir. Jean Cocteau le disait ainsi à propos de Dargelos, le héros « triangulateur » des *Enfants terribles* : « Les privilèges de la beauté sont immenses. Elle agit même sur ceux qui ne la constatent pas⁸. » Or, ici, c'est le laid poussé à sa limite — la mort, autre limite —, exacerbé, qui fait basculer dans la beauté. Le renversement est total. Trop beau pour être vrai, dit-on encore. Trop lisse, trop parti pour la gloire...

Car il y a le double, la face altérante, ténébreuse ou resplendissante, l'entité gémellaire. Ni clône ni copie, mais un autre tout pareil et tout différent.

D'ailleurs ce double existe autant chez Cocteau que dans la chanson de la Tête de mort. Pour le romancier, le couple fraternel est soudé par manque d'amour. Pour la Tête de mort, le « sort » lui fait mettre au monde des géants symboliques.

Mais l'entrée en scène du double, même paré de tant de vertus, rend perplexe. De quoi le beau est-il le double ? La question revient inlassablement et insère la tragédie dans la perfection, le doute dans le sentiment d'accomplissement.

Se sauver du trop beau, se sauver de l'horreur, se sauver par le beau. Doubler ces trop, littéralement, en inventant quelque chose qui tienne juste assez du connu et juste assez de l'inconnu. Alliage de critères et d'absences. Voilà le beau. Il survit à l'anéantissement, et en même temps il est une ombre qui se tapit hors des trajectoires des projecteurs, un *no man's land* salvateur. À nos têtes de morts introjectées, à cet imparable de la conscience, souvenons-nous de ces traits universaux, archaïques, résolument infantiles, à la fois bénéfiques et dangereux : le pari de vie et de mort permis par le double. Car on aura noté une autre coïncidence : pourquoi les couches de la Femme — notez, « fille » devenue « femme »... — à la Tête de mort se chantent-elles sur l'air de la Barque à Caron ?

Caron (ou Choron dans la mythologie grecque) est le conducteur psychopompe, lorsqu'il fait passer les « vient de mourir » sur la rive du pays des doubles qui vont coexister avec les humains⁹. Or cette coexistence emprunte de nombreuses figures : « l'*Eidolon* grec, qui revient si souvent chez Homère, le *Ka* égyptien, le *Genius* romain, le *Rephaïm* hébreu, le *Frevoli* ou *Fravashi* perse, les fantômes et les spectres de nos folklores, le « corps astral » des spirites et même parfois « l'âme » chez certains Pères de l'Église. Le double est le noyau de toute représentation archaïque concernant les morts¹⁰. »

Ce noyau qui nous surplombe, qui nous survole, voire qui transcende notre durée temporelle, ce double est tour à tour veilleur, vengeur, bref, associé aux entreprises des vivants. Il l'est lorsque vie et mort sont intégrées : non pas équivalentes, mais reçues pour leur singularité. « Le double, comme le

mort (le mort est le double du vivant, le double est la figure vivante et familière de la mort) est un *partenaire* avec lequel le primitif a une relation personnelle et complète, une relation ambivalente, heureuse ou malheureuse selon les cas, un certain type d'échange visible (parole, gestuel et rituel) avec une part invisible de lui-même, *sans qu'on puisse parler d'aliénation*. [...] Le statut du double en société primitive (et des esprits et des dieux, car ceux-ci sont aussi des autres réels, vivants et différents, et non une essence idéalisée), est donc l'inverse de notre aliénation : l'être s'y démultiplie en d'innombrables autres, aussi vivants que lui, alors que le sujet unifié, individué, ne peut que s'affronter à lui-même dans l'aliénation et dans la mort¹¹. »

Or, ce mouvement anthropologique de riposte à la décomposition du cadavre, d'appel à l'immortalité, de création de doubles, serait à l'origine de l'art, lequel a précisément balbutié dans la fabrication des masques : de ce double, portatif, provocateur, voie magique vers le non-humain, l'infra-humain comme le supra-humain.



Ainsi la Femme à la Tête de mort condense ce récit anthropologique. Sur la lézarde, sur sa crainte du Néant, existentiel ou social, regardant cette fissure mais n'y accordant pas trop grand domaine, elle appose sa détermination.

Des groupes primitifs à la Tête de mort, de la Tête de mort à nous, une croyance se désagrège, une autre émerge. Le noyau demeure, le double change de piste. (Encore faudrait-il sonder les confidences de nos contemporains sur leurs colloques intimes avec leurs morts et sur les points d'appuis discrets aux doubles de ces morts présentés sous la forme de photographie bien (ar) rangée, etc.)

De la sorte, lorsque le trop banalement humain épuise, on n'a pas tant recours à la puissance mystérieuse des morts qu'au plongeon dans le vide de la création et de la récréation. À la déperdition d'un au-delà de la mort, du moins dans l'existence quelconque d'un principe spirituel sur un temps long, relaie alors en force le jeu de l'imaginaire dans l'en deçà. Et il s'agit bien d'un jeu et qui plus est, investi de prétentions esthétiques. Se glisser dans la peau d'un personnage, sortir de la sienne, flirter avec une autre identité de soi-même, n'est-ce pas l'enjeu de nouvelles pratiques ou

d'anciennes pratiques remises au goût du jour ? Ainsi en est-il des déguisements d'adultes à la fête de l'Halloween, travaillés comme des brocards de théâtre. Ainsi des soins apportés à son *domus*, alvéole agrandissant la signature de soi. Ainsi, des vertiges des cybernauts voguant dans l'incognito du renversement identitaire.

Mais on peut buter sur le logo trop envahissant de cette quête identitaire.

Ici, j'avance sur la pointe des pieds. Entrer dans le double, assumer cet infantile en tant qu'élémentaire fondateur peut-il nous faire sortir de l'autocontemplation ? Il me semble parfois que la commisération traduit un pan d'une mentalité adolescente par laquelle surgirait constamment l'injonction à l'agréable, au lisse de l'apparence. Pourquoi adolescence ? Précisément par l'omniprésence du malaise identitaire, de ce qui ne se sait et se « hâte en désordre vers la beauté¹² » (encore Cocteau) ; également du fait de la chronicisation actuelle de son état, laquelle, au lieu d'une étape socialement appuyée, provoquerait l'oscillation trop longue entre enfance et âge adulte. Cette oscillation se consolerait dans le refuge mur à mur du plaisir.

Et puis, par son insertion dans l'enfance, il ne s'agit pas tant d'un retour que d'un rappel, comme en cordée, que d'une inspiration, comme accordée. Accordant.

Oui, les privilèges de la beauté sont immenses : sans génie, sans majesté, sans radiance affichée, le beau commande l'effort nécessaire pour exister. Il devient cette peine et le regard qu'on y porte. La beauté est ce double de soi, né quand on sort de soi, porté en soi, qui nous permet d'advenir. Et à son tour la beauté nous double, ne se résume jamais à ce dont elle émane, précisément parce que le beau est au moins double.

Il nous faudrait interroger les six prétendants de la Tête de mort. Et toutes les Têtes de mort. Et aussi ces marcheurs, là-bas...

Puisse la beauté faire que nous marchions.



NOTES

1. *Kledze Hatal, Paroles indiennes. Textes indiens d'Amérique du Nord*, recueillis par M. Piquemal, Paris, Albin Michel Jeunesse, 1993, p.13.
2. J. Libis, *Folies douces, Approches de la peinture de Marie Javouhey*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1995, p. 43.
3. Ce texte fait partie d'un corpus de données d'une recherche sur l'image et la mort. Il provient de l'iconothèque du Musée des Arts et Traditions populaires, Centre d'ethnologie française, Musée de l'Homme, à Paris. Étant à l'origine écrit en vieux français et en langage journalistique, l'intégralité de la syntaxe, du vocabulaire et de la ponctuation a été conservée.
4. Peut-être aurait-elle choisi une monstrueuse chirurgie esthétique, un ravalement de façade, un nivellement du *look* ? Ou plutôt serait-elle restée en deuil — avec ou sans voile annonciateur-protecteur - de sa beauté ? Comment, à l'instar de ces malades au corps ravagé, aurait-elle reçu les raidissements de la posture, les alambiquages du recul qui ne peut se dire ? Comment ??? Belles questions pour les esthètes. Et justement, quel était alors le statut du beau, dans l'imaginaire collectif ?
5. La mort étant associée au féminin (voir à ce propos *Frontières, Le féminin et la mort*, vol. 7, n° 1, printemps 1994), il n'est pas étonnant que se dispute sur elle l'esthétisme, mais aussi l'indignation pure et simple : « Il n'y a pas de jolies morts. Elles sont toutes affreuses, même quand elles ont des apparences dont se consolent les survivants. Quand la vie s'arrête dans un immonde gargouillis ou comme une bougie qui s'éteint après un dernier sourire ou une ultime grimace, la mort reste une injustice et toutes les injustices sont laides... Que meurent ceux qui en ont envie. Les autres n'ont pas à mourir. » (Jean-Charles, *La Mort, madame*, Paris, Flammarion, 1974.)
6. I. Kadaré, *La légende des légendes*, Paris, Flammarion, 1995, p. 14.
7. Ibid. : p. 271.
8. J. Cocteau, *Les enfants terribles*, Paris, Grasset, coll. « Livre de poche », 1970 (1925), p. 16.
9. Une représentation remarquable de ce mythe est donnée par Pierre Subleyras dans un tableau daté d'avant 1734, intitulé *Caron passant les ombres*, ces dernières entièrement drapées de blanc laiteux, frileuses, résignées, affaissées et lui, dans sa nudité athlétique, imprimant à sa barque le mouvement vers une roseur étrange (Musée du Louvre). Notons que le terme « ombre » est très souvent utilisé pour désigner la représentation du double et du coup, la mort. D'où les superstitions ayant trait à l'ombre dans nombre de cultures. Par ailleurs, ne dit-on pas de quelqu'un qu'il est ombrageux, non seulement parce qu'il serait irritable, mais aussi par ce qu'il dégage de ténébreux, de mystérieux, renvoyant ainsi au domaine de la mort ?
10. E. Morin, *L'homme et la mort*, Paris, Seuil, 1970 (1950), p. 150.
11. J. Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 216-217.
12. J. Cocteau, *op. cit.*, p. 26.